

vous prouvent seulement mon remords du mal que j'ai fait ; oh ! je vous le jure ! souvent, bien souvent, au milieu de ces joies de la famille, ma seule vie maintenant, j'ai été navré en vous voyant pâle et triste, au milieu de ce monde où l'on vous traînait... Mais j'ignorais vos tortures de chaque jour dont la seule pensée me désespère pour vous et pour cette malheureuse enfant qui est ma fille enfin... si vous saviez combien de fois mes regards contraints se sont arrêtés avec angoisse sur sa douce figure, comme mon cœur battait, avec quelle amertume je me disais : Je ne serai jamais pour elle qu'un étranger... qu'un inconnu !

— Et croyez-vous, reprit M<sup>me</sup> de Bourgueil sans pouvoir retenir ses larmes, croyez-vous que quand à la dérobée, je vous voyais ainsi regarder votre enfant, je ne souffrais pas, moi ?

— Je le sais, mes douleurs n'étaient, ne sont rien auprès des vôtres que moi seul j'ai causées... Aussi, je vous en supplie, dites que vous croyez à mon repentir, dites que vous me pardonnez.

— Oui, je vous pardonne, je vous ai toujours pardonné... Je suis certaine qu'il y a vingt ans, si, malgré votre légèreté, vous aviez pu prévoir ce que je devais souffrir, vous n'auriez pas abusé d'une faiblesse coupable, ou vous auriez accepté la vie de dévouement que je vous offrais. Tenez, puisque la fatalité nous réunit pour la dernière fois sans doute, je veux... je dois vous dire que depuis votre mariage vous avez gagné mon estime... Je ne vous parle pas de votre gloire à la guerre, de l'éminente position que vous devez à vos mérites. Non, cette gloire, ces succès, me touchent peu... Mais ce dont j'ai été touchée, profondément touchée, c'est d'apprendre combien vous aimez votre femme, si digne d'être aimée... car j'ai été à même de l'apprécier... C'est d'apprendre combien vous aimez votre fille, si digne aussi de votre adoration pour elle. Oui, en vous voyant révéler depuis tant d'années de si nobles qualités de cœur, j'ai excusé les égarements de votre jeunesse, généreusement expiés ; parfois même je me reprochais moins amèrement ma faute, me disant : Du moins je ne me suis pas abusée, dégradée à ce point, d'aimer un homme sans cœur !... ce cœur... a faiblement battu pour moi, qui avais à rougir d'un amour coupable. Mais il s'est montré tendre, délicat, dévoué, pour la femme irréprochable qui pouvait... bien heureuse telle-là !... qui pouvait avouer son amour devant les hommes et devant Dieu ! Peut-être m'auriez-vous aimée comme elle, si le sort m'eût destinée à être votre femme...

— Oh ! je ne pourrai jamais vous exprimer le bonheur que j'éprouve à vous entendre parler ainsi de ma fille et de ma femme ! Vous parlez de ma gloire ! Ma vraie gloire, c'est d'avoir regagné votre estime. Au moins, lorsque, dans sa candeur, votre enfant... notre en-

fant... prononcera le nom d'un père qu'elle ne doit jamais connaître... ce nom... vous ne le maudirez pas !

L'émotion du général et de M<sup>me</sup> de Bourgueil était à son comble ; soudain celle-ci passa ses mains sur son front, comme si elle se fût éveillée d'un songe, tressaillit et s'écria :

— Mais nous sommes insensés ! A quoi bon ces vaines paroles, ces vaines larmes ? demain peut-être... votre fille, votre femme, que vous chérissez, seront comme vous, comme moi, victimes d'un affreux scandale.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! il n'est que trop vrai ! Que faire ?

— Et l'heure presse... Je ne puis rester trop longtemps absente de chez moi, n'étant pas sortie dans ma voiture.

— Ah ! comme vous j'ai la tête perdue... A quoi nous résoudre ?

Après un moment de réflexion, le général dit à M<sup>me</sup> de Bourgueil :

— Nous sommes ici chez mon meilleur, mon plus ancien ami.

— Oui... le major Maurice.

— Il y a vingt ans, il était, ainsi que M. de Bourgueil, témoin de cet horrible duel avec M. Delmare ; il sait donc tout ce qui vous concerne, vous et moi ; il est là. Permettez-moi de l'appeler ; il est homme de sang-froid, de conseil sûr et de résolution. Ne se trouvant pas comme nous en proie à mille émotions diverses, peut-être son avis nous éclairera-t-il.

— Soit, M. Maurice est homme d'honneur. Appelez-le ! Pour l'amour du ciel, ne m'abandonnez pas.

Le général Roland courut aussitôt à la chambre à coucher du major, où celui-ci avait dû retrouver Adalbert Delmare, et frappa en s'écriant :

— Maurice ! Maurice !

Au premier appel, le major sortit pâle et visiblement agité.

— Mon ami, lui dit le général, M<sup>me</sup> de Bourgueil et moi perdons la tête ; je ne sais quel malheur nous menace, M. de Bourgueil a reçu ou s'est procuré, je ne sais comment, une invitation pour la fête de demain ; il veut forcer madame, et il le peut... à l'accompagner, elle et sa fille, à cette fête... Dans quel but, nous l'ignorons... mais il peut vouloir provoquer chez moi, devant tout Paris, un terrible scandale... Tu en prévois les suites... Maintenant, que faire ?

— Vous ignorez, madame, dit le major pensif, par quel moyen M. de Bourgueil s'est procuré cette invitation ?

— Oui, monsieur.

— Et tu es bien sûr, toi, que ta femme, ayant eu quelques relations dans le monde avec M<sup>me</sup> de Bourgueil, ne l'aura pas invitée ?

— J'en suis certain ; pour mille raisons ma femme me l'aurait dit.

— Qui est chargé chez toi de remplir et d'envoyer les invitations ?...

— C'est Pietri.

— Lui ! s'écria le major en tressaillant, encore... lui !...

— Que veux-tu dire ?...

— Je crois maintenant deviner comment M. de Bourgueil a reçu une invitation.

Et après avoir assez longtemps réfléchi, pendant que le général Roland et madame de Bourgueil le regardaient avec une anxieuse attente, le major reprit :

— De deux choses l'une : ou M. de Bourgueil veut faire un terrible éclat chez toi, ou il veut seulement y conduire madame et sa fille pour les mettre en ta présence, par une de ces recherches de méchanceté qui lui sont familières.

— Il ne peut avoir que l'un de ces deux buts, Madame de Bourgueil et moi en sommes convaincus.

— Il faut donc, pour parer à tout événement, que M. de Bourgueil n'assiste pas à la fête de demain ; il y a un moyen pour cela, je crois, je l'emploierai.

— Oh ! Maurice... tu serais notre sauveur !

— Ah ! monsieur... pour moi... pour ma fille... je vous aurai une reconnaissance éternelle !

— Malheureusement, madame, je ne puis encore répondre de rien ; il se peut que je réussisse, j'emploierai du moins tous mes efforts à cela.

Tout-à-coup la servante du major frappa à la porte en s'écriant :

— Monsieur !... monsieur !...

— Qu'est-ce ? dit le major en se rapprochant de la porte, je vous avais formellement défendu de recevoir personne.

— C'est vrai, monsieur, reprit la servante toujours en dehors, mais il s'agit d'une chose qui ne souffre aucun retard... un homme est là... il m'a conjuré, au nom de votre amitié pour le général Roland, de venir vous avertir.

— Quel est cet homme ? dit vivement le major, son nom ?

— M. Pietri, dit la voix de la servante, il est l'homme de confiance de monsieur le général.

— Pietri !... s'écria le général, ah ! il faut en effet qu'il s'agisse d'une chose grave... ce fidèle serviteur ne viendrait pas sans cela.

— Pietri ici... dit à part le major, est-ce le comble de l'adresse et de l'audace... ou me serais-je trompé sur lui ?

— Monsieur, dit M<sup>me</sup> de Bourgueil avec anxiété au général, l'heure me presse... et si j'étais vue de cet homme...

— Ne craignez rien à ce sujet, madame, reprit le major. Pendant que vous allez sortir par l'antichambre, je resterai avec Pietri dans une pièce voisine d'où il ne pourra vous voir.

Et il dit à la servante à travers la porte :

— Faites entrer cette personne dans la salle à manger, j'y vais à l'instant.

Puis s'adressant à M<sup>me</sup> de Bourgueil :

— Madame, il faut partir.

— Ah ! monsieur, mon sort, celui de ma fille est entre vos mains !

— Comptez sur mon dévouement, madame ; ce qu'il est humainement possible de faire... je le ferai !

— Adieu... dit le général à M<sup>me</sup> de Bourgueil d'une voix étouffée, adieu !

Et il tendit la main à M<sup>me</sup> de Bourgueil, qui la prit, et la serra en lui répondant avec une émotion non moins profonde :

— Adieu... et pour toujours adieu...

Tous deux sortirent, précédés du major Maurice, qui alla dans la salle à manger retrouver Pietri, pendant que M<sup>me</sup> de Bourgueil remontant en voiture, regagnait Paris.

## XXII.

M<sup>me</sup> de Bourgueil ayant quitté la maison du major Maurice, celui-ci rentra dans son cabinet avec le général Roland et Pietri, dont les traits étaient empreints de leur bonhomie habituelle.

Le général s'adressant avec inquiétude à son vieux serviteur, lui dit :

— Pietri, qu'y a-t-il ?

— Ah ! général, je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici ; mais M. le major n'étant pas rentré à l'hôtel cette nuit, j'ai espéré le trouver chez lui afin de le prévenir d'un malheur qui vous menace.

— Un malheur ! s'écria le général ; quel malheur ?

— Je n'avais pas voulu vous inquiéter avant d'avoir vu M. le major ; telle est la cause de mon silence de ce matin envers vous, mon cher maître ; mais le temps presse : il vaut mieux, je crois, tout vous révéler ; vous aviserez ensuite avec M. le major.

— Pietri, s'écria le général Roland, s'agit-il de M<sup>me</sup> de Bourgueil ?

— De M<sup>me</sup> de Bourgueil ? reprit le Corse d'un air surpris. Non, monsieur ; pas le moins du monde.

— Ah ! Maurice, dit le général avec anxiété, de quoi suis-je donc menacé ? la journée est fatale.

— Parlez vite, Pietri, dit le major en attachant sur le Corse un regard de plus en plus observateur et pénétrant. De quoi s'agit-il ?

— Le voici, monsieur le major : Hier, en rentrant à l'hôtel, après avoir accompli diverses commissions pour M<sup>me</sup> la comtesse, je trouve une lettre chez le concierge. Dans cette lettre on me dit : « On sait votre attachement pour le général Roland, votre maître ; si vous voulez lui rendre un grand service, trouvez-vous ce

soir, rue de Rivoli, sous les arcades, devant le ministère des finances, à neuf heures du soir.

— Et cette lettre, dit le général, de qui était-elle signée ?

— De personne, général.

— Une lettre anonyme ?

— Oui, général. Aussi, sachant le peu de confiance que méritent de telles lettres, j'ai hésité à accepter ce rendez vous. Cependant ils'agissait de vous, mon cher maître, et à tout hasard je suis allé rue de Rivoli. J'ai vu bientôt venir à moi un grand garçon, de vingt-cinq à trente ans; il m'a dit en m'abordant : — « Vous vous nommez Pietri, vous êtes homme de confiance du général Roland ? — Oui, monsieur. — Marchons et causons, » — a-t-il repris. Et alors, général, il m'apprend... Est-ce vrai ? je ne le sais pas encore... Il m'apprend qu'il est fils de madame Delmare, et de vous, mon cher maître.

— Maurice ! s'écria le comte en regardant le major avec stupeur, l'entends-tu ?

— Laisse-le achever, reprit froidement le major; et s'adressant à Pietri, qu'il poursuivait d'un regard opiniâtre, continuez.

— Ce jeune homme ajouta qu'il avait découvert récemment le secret de sa naissance; qu'il en a des preuves irrécusables, des lettres de vous à sa mère, en assez grand nombre; qu'il a toujours vécu dans la détresse, se résignant à son sort; mais qu'ayant cependant appris que le général Roland était son véritable père, et la seule cause des chagrins et de la mort de sa mère, il voulait aller le trouver. Il me déclarait ses intentions, ajouta-t-il, afin que vous en fussiez prévenu, général, disant que sa conduite à venir dépendrait de l'accueil plus ou moins paternel que vous lui feriez, mon cher maître.

— Que prétend-il donc ? s'écria le comte avec une anxiété croissante, que pense-t-il faire de ces lettres de moi qu'il a entre les mains ? Que veut-il ? est-ce de l'argent ? est-ce un scandale ?

— Vous comprenez, général, que ma première réponse a été celle-ci : « Vous vous dites fils de M. le général Roland et de M<sup>me</sup> Delmare ! je ne sais d'abord, monsieur, si votre affirmation a seulement l'ombre de la vraisemblance; mais enfin, cela serait-il vrai, il faudrait le prouver; et cette preuve faite, ce dont je doute complètement, vous n'auriez quoi que ce fût à exiger de M. le comte Roland. »

— Tu as eu tort, s'écria le général, c'est risquer de l'irriter, tandis que je suis, au contraire, décidé à assurer le sort de ce malheureux; c'est mon devoir.

— Permettez, mon cher maître, vous m'avez interrompu; je lui ai dit : « Vous n'avez quoi que ce soit à exiger du général; mais si le fait que vous alléguiez était vrai, si vous étiez réellement digne d'intérêt, je ne doute pas que M. le général ne vous vint en aide. »

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Qu'il ne voulait pas d'aumône, et que d'ailleurs il était résolu à aller vous trouver chez vous et à juger par lui-même de vos sentiments à son égard.

— Lui ! venir chez moi ! exposer ma femme ou ma fille à le rencontrer ! non, jamais ! à aucun prix ! Jamais !

— J'ai tout de suite compris, mon cher maître, le danger de cette menace, d'autant plus que ce garçon m'a paru d'un naturel violent, et résolu; aussi je l'ai sermonné, tâchant de lui faire entendre raison. Malheureusement, tout a été vain; nous avons ainsi passé près d'une heure à discuter, en nous promenant sous les arcades de la rue de Rivoli; voyant enfin que je n'en pouvais rien tirer, je l'ai quitté.

— Et où demeure-t-il ?

— Il s'est absolument refusé à me donner son adresse, ajoutant que, si on le poussait à bout, on ne la saurait que trop tôt, son adresse !

— Ah ! Maurice, s'écria douloureusement le comte, tu le vois, la fatalité m'accable !

Le major avait écouté Pietri avec une attention profonde, luttant tour-à-tour contre le soupçon et la confiance; il lui dit, en faisant signe au général d'écouter encore :

— Poursuivez.

— Ma première pensée, monsieur le major, fut de vous tout confier, de crainte d'inquiéter inutilement le général, car, après tout, ce prétendu Delmare peut bien n'être qu'un aventurier. Malheureusement, monsieur le major, vous n'êtes pas rentré de la nuit à l'hôtel. Ce matin j'ai encore été sur le point de m'ouvrir à mon cher maître. Les mêmes scrupules m'ont retenu, mais le voyant sortir, j'ai profité de son absence pour accourir ici, espérant peut-être vous trouver, monsieur le major, et suivre vos bons conseils.

Ce récit, fait avec autant de bonhomie que de simplicité, avait un tel caractère de vérité, que Maurice se sentait de plus en plus indécis dans son opinion à l'endroit du Corse. Cependant, au moment où le général allait s'adresser à Pietri, il dit soudain à celui-ci en l'examinant avec une profonde attention.

— C'est vous, Pietri, qui êtes chargé d'envoyer les invitations pour les fêtes que donne la comtesse ?

— Oui, monsieur le major, répondit le Corse impassible.

— C'est vous qui ajoutez le nom des invités aux lettres imprimées ?

— Oui, monsieur le major.

— Ainsi, les invitations pour la fête de demain ont été écrites et envoyées par vous ?

— Oui, monsieur le major. Et le Corse feignait une surprise naïve à chacune des questions de Maurice. Depuis je ne sais combien d'années, c'est moi qui suis chargé des lettres d'invitation; je les rédige d'après les indica-

tions de M<sup>me</sup> la comtesse. Il en a toujours été ainsi, monsieur le major, toujours.

— Alors, dit vivement le général, comment se fait-il que M<sup>me</sup> de Bourgueil, qui n'était pas sur la liste, ait reçu une invitation pour demain ?

— M<sup>me</sup> de Bourgueil ? dit Pietri de l'air du monde le plus naturel; c'est impossible.

— Cela est cependant, reprit le major.

— Je puis affirmer à mon cher maître que le fait est faux; je n'ai envoyé aucune invitation à M<sup>me</sup> de Bourgueil; d'abord par une raison bien simple, c'est que cette dame n'est pas portée sur la liste; puis, ajouta le Corse avec émotion, parce que je sais pour quelles graves raisons M<sup>me</sup> de Bourgueil ne peut pas venir à une fête chez mon cher maître. Et justement encore, hier matin, M<sup>me</sup> la comtesse m'avait chargé d'une mission assez délicate, en ce sens que je devais m'informer si M<sup>me</sup> de Bourgueil était ou non sortie, et dans ce dernier cas seulement remettre la carte de M<sup>me</sup> la comtesse, qui désirait rendre en personne sa visite à M<sup>me</sup> de Bourgueil, sans la rencontrer chez elle. Je cite ce détail bien insignifiant à mon cher maître afin de lui démontrer que pour mille raisons je ne pouvais commettre l'étourderie de porter M<sup>me</sup> de Bourgueil sur la liste d'invitation.

— Comment se fait-il pourtant, reprit le major, que M. de Bourgueil ait remis lui-même cette invitation à sa femme.

— Ah ! c'est M. de Bourgueil qui lui-même a remis cette invitation à sa femme ? dit Pietri en réfléchissant. Puis, tressaillant comme s'il eût été frappé d'une idée subite :

— Ah ! monsieur le major, je crois tout devenir maintenant.

— Quoi ? reprit le général, que devines-tu ?

— Mon bon et cher maître, répondit le Corse avec un accent pénétré, vous avez assez confiance dans la fidélité de votre vieux Pietri pour lui dire parfois vos secrètes pensées. C'est ainsi que, par vous, j'ai su votre contrariété de rencontrer souvent M<sup>me</sup> de Bourgueil dans les salons où vous alliez avec votre famille, supposant, non sans raison, je crois, que cette malheureuse dame cédait en ceci à la méchante obsession de son mari.

— Sans doute, j'ai dit cela. Que veux-tu en conclure ?

— Eh ! mon Dieu ! une chose bien simple, mon cher maître. Pourquoi M. de Bourgueil, dans je ne sais quel but, n'aurait-il pas tout bonnement fait lithographier ou imprimer une lettre d'invitation en votre nom, général, et en celui de M<sup>me</sup> la comtesse ? lettre dont M. de Bourgueil aurait rempli ou fait remplir les noms, car si j'en étais réduit à me disculper, aux yeux de mon cher maître, de l'étourderie que l'on me reproche, il serait facile de s'assurer si les noms de M. et M<sup>me</sup> de Bourgueil sont écrits de ma main, et je vous jure, par ma res-

pectueuse affection pour vous, mon cher maître, je vous jure...

Et portant la main à ses yeux, il ajouta d'une voix tremblante et mêlée de larmes :

— Non, je n'aurais jamais cru être soupçonné d'une étourderie pareille à mon âge.

— Allons, mon vieux Pietri, lui dit le général avec bonté, ne vas-tu pas te chagriner pour une misère.

— C'est qu'aussi, mon cher maître, ajouta le Corse en essuyant ses yeux, je ne suis pas un étourneau, moi; je ne suis qu'un pauvre homme sans éducation; mais je comprends la portée des choses.

— Mais est-ce que je t'accuse ? Un fait singulier se produit; nous t'en parlons, tu t'expliques, nous te croyons, et mieux que cela, avec ton simple bon sens tu trouves ce que le major et moi ne pouvions pas trouver, car évidemment, n'est-ce pas, Maurice ? Pietri nous donne la seule solution vraisemblable, au sujet de cette invitation.

— C'est probable, répondit le major de plus en plus ébranlé dans sa défiance contre le Corse; car les raisons de celui-ci semblaient si plausibles, il s'exprimait avec tant de bonhomie et une telle apparence de sincérité, que Maurice sentit ses doutes se dissiper presque entièrement. Cependant il dit au Corse :

— Pietri, laissez-nous, je vous prie.

Le Corse s'inclina et se dirigea vers la porte avec une imperturbable assurance, seulement, au moment de sortir, il dit :

— Mon cher maître, dois-je attendre vos ordres ou repartir seul pour Paris ?

— Non, attends, j'ai peut-être besoin de toi.

Dès que le Corse fut sorti, Maurice dit à son ami :

— Adalbert, j'ai à te faire une confidence très délicate.

— Que veux-tu dire ?

— Pour des raisons inutiles à t'expliquer en ce moment, je me suis vaguement défié de Pietri.

Le général recula de deux pas, comme s'il ne pouvait croire à ce qu'il entendait; puis il reprit :

— En vérité, Maurice, il me faut te prier de répéter ce que tu viens de dire.

— Je te répète que je me suis vaguement méfié de Pietri.

— De Pietri ?

— Oui.

— De ce bon vieux serviteur, qui me sert de puis trente ans ! Allons, mon ami, tu n'y songes pas.

— Je ne parle jamais légèrement.

— Te défier de Pietri ! toi ! vivant dans notre intimité; toi qui as eu cent fois des preuves de l'admirable dévouement de cet excellent homme, non-seulement pour moi, mais pour

ma famille ! Allons, mon pauvre Maurice, tu es fou ?

— Puissé-je me tromper ! Je t'avouerai d'ailleurs qu'en ce moment j'en suis presque à me reprocher cette défiance.

— Tu peux, tu dois te la reprocher tout-à-fait. Douter du dévouement de Pietri pour moi et pour les miens ! Ah ! Maurice, Maurice !

— C'est vrai, on ne fait pas le mal pour le mal ; cette trahison, si elle existait, devrait avoir une cause ; jusqu'ici je n'ai pu la pénétrer. Quoi qu'il en soit, à tort ou à raison, je me défiais de Pietri. Hier soir, sur les huit heures et demie, je rentrais chez toi ; j'ai vu Pietri sortir. Cédant à je ne sais quel instinct de défiance et de curiosité, je l'ai suivi de loin, cachant bien ma figure dans mon manteau ; il s'est dirigé vers la rue de Rivoli. Un jeune homme l'a rejoint.

— Ce Delmare, sans doute ?

— Oui. Tous deux marchaient devant moi. Je les suivais, ton nom a été prononcé, celui de M<sup>me</sup> Delmare aussi. Enfin ces mots ont frappé mon oreille : *Après tout, c'est mon... et il faudra bien...* Je n'ai pas entendu le reste de la phrase, car je marchais par précaution assez loin, m'abritant çà et là lorsque Pietri et ce jeune homme revenaient sur leurs pas, afin de n'être pas remarqué.

— Mais, mon ami, tu confirmes le fait que Pietri est venu spontanément nous apprendre. D'où naîtrait ta défiance ?

— Laisse-moi achever. Ayant ainsi surpris quelques lambeaux de phrases, suffisants pour accréditer mon inquiétude, je les ai vus, Pietri et Delmare, se séparer. J'ai suivi ce dernier, ton fils, car il n'y a pas à en douter, c'est ton fils.

— D'où le sais-tu ?

— Sa ressemblance avec toi est frappante.

— Mais la nuit, comment as-tu pu remarquer.

— Je l'ai revu ce matin.

— Où cela ?

— Ici.

— Ici ?

— Il était chez moi lorsque tu es entré.

— Il te connaît donc ? Comment se trouvait-il là ?

— Hier soir, je l'ai suivi et abordé sans lui apprendre que j'avais surpris une partie de son entretien avec Pietri ; je lui ai dit que j'étais ton intime ami et que je pouvais lui être utile ; j'ai trouvé en lui un homme impénétrable, refusant de me répondre ; il se défiait naturellement de moi. A tout hasard, je lui ai laissé ma carte, espérant que peut-être l'intérêt, la curiosité, la réflexion, l'amèneraient ici. Je ne m'étais pas trompé.

— Et que t'a-t-il dit ? que veut-il ? Au moral, quel homme est-ce ?

— Je l'ignore encore. Dans le doute, je n'ai

voulu m'ouvrir à lui qu'à demi, lui faisant cependant comprendre que, s'il cédait à un sentiment de tendresse filiale irréflectie peut-être, mais honorable, il pouvait, en se montrant plein de réserve, mériter ton intérêt, mais que, s'il espérait spéculer sur le scandale, tout moyen me serait bon pour empêcher cette indignité.

— Qu'a-t-il répondu ?

— Il s'est d'abord tenu dans une entière réserve, l'œil sec, jouant au fin avec moi... Cependant, un moment il m'a paru s'émouvoir à mes paroles... puis il est redevenu audacieux, ironique, et à ce moment tu m'as fait demander.

— Et alors, où est-il allé ?

— Je l'ai presque contraint d'entrer dans cette chambre, dont j'ai fermé la porte ; puis, lorsque j'ai su ton rendez-vous avec M<sup>me</sup> de Bourgueil, je suis rentré là, comptant emmener Delmare dans une pièce voisine de ma chambre à coucher pour continuer mon entretien avec lui. Je voulais qu'il ne fût pas à même d'entendre ta conversation avec M<sup>me</sup> de Bourgueil.

— Eh bien ?

— Eh bien ! j'avais oublié que ma chambre étant au rez-de-chaussée donnait sur le jardin, et quand je suis rentré...

— Il avait disparu ?

— Malheureusement.

— Ah ! Maurice, cette sécheresse de cœur, cette fuite... mauvais symptômes !

— Je le crois.

— En tout cas, tu le vois, Pietri ne m'avait pas trompé à ce sujet... Et dans quel but, mon Dieu ! me tromper ? Ah ! Maurice, s'il fallait joindre aux inquiétudes dont je suis bourrelé la douleur de douter de ce vieux serviteur, tiens, ce serait trop ! Douter de lui, qui m'a toujours si fidèlement servi ! de lui à qui je dois, pour ainsi dire, le bonheur de ma fille !...

— Comment ! reprit le major avec un étonnement profond, le bonheur de ta fille, tu le dois à Pietri ?

— Oui.

— Explique-toi.

— Pietri m'avait prié de garder le secret, continua le général ; mais à toi je peux tout dire, et je veux d'ailleurs te donner une nouvelle preuve de l'excellent cœur de ce digne homme.

— Je t'écoute, dit le major Maurice.

— Lorsque j'ai remplacé mon aide-de-camp, Pietri m'a dit : « Mon cher maître, je ne vois ai jamais rien demandé de ma vie. — Non, malheureusement. — Vous cherchez un aide-de-camp ; permettez-moi de vous en recommander un, et surtout de ne jamais m'interroger sur le motif de l'intérêt que je porte à ce brave jeune homme, dont je suis inconnu. Il doit toujours ignorer ma démarche. Du reste, mon cher maître, a ajouté Pietri, prenez tous les renseignements possibles sur mon protégé,

orphelin de père et de mère. Vous verrez qu'il mérite vos bontés. » Or, mon cher Maurice, le protégé de Pietri, c'était...

— Charles Bellecour ?

— Oui, ce jeune homme si bon, si loyal, si distingué, que tu as voulu toi-même éprouver, étudier, lorsque je t'ai fait part de mes projets sur lui, projets que tu as complètement approuvés.

— Certes, tu ne pouvais, je crois, mieux choisir ; mais ce mystérieux intérêt que porte Pietri à Charles Bellecour... C'est étrange !

— Il y a quelque généreuse action là-dessous, je suppose ; mais avoue du moins que Pietri a la main heureuse dans ses recommandations.

— Mais ce mystère ne te paraît pas singulier ?

— Mystère tant que tu voudras, il n'en est pas moins vrai que la seule faveur que cet excellent homme m'ait demandée de sa vie, a eu pour résultat le bonheur de ma fille. Et je me défierais de ce vieux serviteur ! Non ! non ! je n'ai pas besoin de me créer des inquiétudes chimériques, la réalité est assez menaçante !

Le major Maurice était devenu de plus en plus pensif, depuis la révélation du général au sujet de l'intérêt que Pietri portait à Bellecour. Une inexplicable défiance, que rien ne motivait cependant, serrait le cœur du major. Il reprit donc :

— Tu as raison, mon ami, tout ceci est menaçant. Je ne veux rien empirer, loin de là ! j'espère déjouer les odieux projets de M. de Bourgueil, quels qu'ils soient. Quant à ton fils, il sera, je le crois et je le crains à la fois, facile de se débarrasser momentanément de lui avec de l'argent.

— Alors, qu'aurai-je à redouter ?

— Aujourd'hui sera sauvegardé, soit ! mais demain, mais l'avenir !... Si ta fille n'était pas ce qu'elle est, une sensitive qui se briserait au moindre opprobre jeté sur ta vie, sur toi, qu'elle a jusqu'ici autant adoré que vénéré, voyant dans son père l'idéal de ce qui est délicat, généreux, grand et respecté de tous...

— Maurice, n'achève pas ! Telle est la candeur de cette âme angélique, telle est son ignorance du mal et des mauvaises passions auxquelles moi et tant d'autres avons succombé, que la moindre déception à mon égard serait pour elle un coup affreux !

— Je le crois, oui, un coup affreux, horrible ! Eh bien, dans cette prévision, dans cette crainte, veux-tu suivre mon conseil ?

— En peux-tu douter ?

— Ce conseil va te paraître insensé.

— Enfin, parle.

— Envoie dans deux heures au roi ta démission d'ambassadeur...

— Maurice, y songes-tu ?

— Fais en même temps à la hâte tes prépa-

ratifs de départ, et envoie chercher des chevaux de poste...

— Parles-tu sérieusement ?

— Avant la fin du jour, monte en voiture, avec ta femme, ta fille, Charles Bellecour...

— Maurice...

— Voyage incognito, et va marier ces enfants en Allemagne, en Italie, où tu voudras ; mais quitte Paris, sans bruit, ce soir, et laisse passer l'orage, qui, je le prévois, je le pressens, sera terrible !

— En vérité, ce que tu me proposes là, Maurice, est inouï, insensé !

— Nous y voilà !

— Et puis-je autrement qualifier un tel conseil ! Quoi ! moi, fuir Paris comme un fou, sans avoir une raison à donner à ma femme, à ma fille ?... Moi, m'exposer aux plus incroyables interprétations par cette démission soudaine de mon poste d'ambassadeur, suivie d'une disparition inexplicable ! faire cette injure au roi, qui me comble de ses bontés ; aux princes ses fils, qui doivent assister demain à la fête que je donne ? me couvrir de ridicule aux yeux de tous, de honte aux yeux de ma femme et de ma fille ? rougir devant elles, puisqu'il me faudrait leur mentir, pour expliquer, si cela était possible, ma conduite inconcevable !... Me résigner à une pareille extrémité... pourquoi ? Parce que ce Delmare, fruit d'un moment d'égarément, prétend spéculer sans doute sur le scandale de sa naissance ! parce que cet odieux Bourgueil a l'impudence de vouloir venir chez moi sans y être invité !... Mordieu ! Maurice, c'est par trop de faiblesse aussi ! Suis-je donc le seul, le premier qui ait sur les bras des enfants naturels voulant gueuser quelques billets de mille francs, et des maris crevant d'une vieille jalousie rentrée ? Car, en vérité ! je suis trop stupide aussi de m'inquiéter de si peu ! Est-ce que je ne suis pas le maître de recevoir chez moi qui je veux ? est-ce que je n'ai pas le droit de faire jeter ce bâtard à la porte ?... Comment ! j'aurais peur de pareils misérables ! Comment ! à mon âge, dans ma position, après vingt ans passés à réparer honorablement les fautes de ma jeunesse !... Estimé des gens de bien, méritant cette estime... je veux le dire, et je le dis le front haut !... je serais obligé de me sauver comme un banqueroutier, de cacher un nom que j'ai rendu sinon illustre, du moins respecté !... Par la mort Dieu ! Maurice, toi qui parles si souvent de la Providence, elle aurait de singuliers caprices !

— Et cette Providence ne s'est jamais manifestée à mes yeux plus redoutable et plus juste qu'en ce moment, s'écria le major avec un accent de douleur irrésistible. Ah ! tu parles des faveurs du roi ! de l'amitié des princes, qui doivent assister à tes fêtes ! de l'estime des gens de bien ! de l'éclat de ton nom ! Est-ce que cela fait que tu n'aies pas séduit la femme de

M. Delmare avant son mariage! et tué à coups de couteau, cet homme jusqu'alors inoffensif et heureux? Est-ce que cela fait que tu n'aies pas déshonoré M. de Bourgueil? Est-ce que cela fait que tu puisses l'empêcher de dire en plein salon, si ce n'est dans le tien, dans un autre, et cela devant ta femme, devant ta fille: « Vous êtes un infâme: vous avez porté l'adultère et le deuil dans ma maison, vous que je traitais en ami! » Ah! pardieu! ça leur est bien égal, à eux, que le roi et les princes te distinguent! que tu sois ambassadeur, et, maintenant, estimé des gens de bien! Ah! tu crois que vingt années d'expiation (et quelle terrible expiation! un bonheur domestique de tous les instans!) suffisent à désarmer cette Providence, dont tu te raillais? Tu crois que souvent elle n'ajourne pas ses coups pour les rendre plus sûrs? Ah! tu t'étonnes que les larmes que tu as fait couler il y a vingt ans, que le sang que tu as versé, se lèvent aujourd'hui contre toi? Ah! tu te révoltes contre la Providence, et ce que tu appelles ses caprices! Ah! parce que tout te sourit aujourd'hui, parce que tu touches à l'idéal de la félicité humaine, tu trouves monstrueux que ceux-là qui t'ont dû la honte, la douleur, la misère, le remords de leur vie, se dressant maintenant comme des spectres du passé, te disent: « A cette heure, comptons ensemble! »

— Maurice! reprit le général Roland avec un pénible effort, tu m'avais accoutumé, depuis vingt ans, à plus d'indulgence pour des fautes dont je croyais avoir mérité le pardon.

— Adalbert! dit le major d'une voix profondément émue, ce ne sont pas les hommes qui pardonnent, c'est Dieu!

— Ah! quelle serait donc cette justice de Dieu, si elle retombait sur deux créatures innocentes, comme ma femme et ma fille!

— Et M<sup>me</sup> Delmare? et Paula? et M<sup>me</sup> de Bourgueil? n'étaient-elles pas innocentes de tout mal avant d'avoir été séduites par toi? Quel était leur crime? Et, pourtant, leurs souffrances ont été horribles! Adalbert! mon ami, mon vieil ami, poursuivit le major en prenant les mains du comte avec effusion, si mon langage est rude, sévère, si je te mets sous les yeux le sombre tableau du passé, c'est que le présent menace, c'est que je voudrais te voir assez résolu pour faire, et mettre ainsi toi et les tiens à l'abri des dangers que l'instinct de mon amitié prévoit. Et, tu le sais, rarement mes pressentimens m'ont trompé.

— Maurice, reprit le général Roland d'une voix grave, si un terrible châtement providentiel doit me frapper, je ne lui échapperai pas, non, pas plus que l'on n'échappe à la foudre par la fuite. Ce châtement m'atteindra partout, en tout lieu, à toute heure. Si, au contraire, le bien que j'ai tâché de faire depuis vingt ans a été une expiation suffisante, je n'ai rien à craindre.

— Mais ce tranquille fatalisme est insensé devant des dangers aussi précis que ceux dont tu es menacé! s'écria le major. Tu as exagéré la portée de mes paroles. Je ne suis pas, moi, dans les secrets de la Providence; je te dis seulement ceci: « Il y a vingt ans que tu as fait le mal; les conséquences de ce mal apparaissent aujourd'hui, et se tournent contre toi. Est-ce destinée, châtement providentiel, justice divine, hasard? Peu importe! cela est, ce péril existe; je te donne, selon moi, le meilleur moyen de le conjurer. » Tu préfères l'inertie? Tu te dis: « Si je dois être frappé, je le serai; si je ne dois pas l'être, je ne le serai pas. » Soit! tu ne le seras pas, je l'espère, mais fais donc au moins ce qu'il faut pour cela; c'est toujours le vieux proverbe: « Aide-toi, le ciel t'aidera! »

— Maurice, dit le général à son ami d'une voix pénétrée, ne discutons pas davantage; ta tendre amitié pour moi s'exagère le péril. Je suis résolu à le braver, fort de ma conscience.

— Mon ami, crois-moi, rarement, je te le répète, mes pressentimens m'ont trompé.

— Bon et brave cœur, reprit le général attendri, tu es comme l'homme de la fable. Il arrive chez son ami. « Q'avez-vous? — J'ai rêvé que vous étiez menacé d'un malheur. »

— Adalbert! reprit le major d'un air presque solennel, la comparaison est plus juste que tu ne le crois.

— Quoi! tes inquiétudes naîtraient d'un rêve?

— Qu'elles naissent de là ou d'ailleurs, mes angoisses, justifiées par les faits d'hier et d'aujourd'hui, sont assez profondes pour que je te supplie une dernière fois de quitter Paris dès ce soir, et d'aller, pendant un certain temps, vivre éloigné avec ceux que tu aimes.

— Maurice! s'écria le comte avec une sorte de douloureuse impatience, je t'ai dit: non; c'est non.

— Mon ami, reprit doucement le major, cette réponse me prouve qu'il serait fou à moi de songer maintenant à lutter contre ton opiniâtre fermeté. Que le destin s'accomplisse! Tu l'auras voulu. Retournons à Paris. Je vais d'abord m'occuper de M. de Bourgueil. Quant à ton fils Delmare, attendons-le, puisque nous ignorons et sa demeure et ses prétentions; je ne te quitterai pas ces jours-ci; tu peux avoir besoin de moi.

— Et les vaines terreurs de ton amitié évanouies, comme le songe qui les a causées peut-être, dit le général en serrant les mains du major, nous partons tous ensemble pour mon ambassade de Naples. Tu l'as promis à ma fille.

— Partons d'abord pour Paris, ajouta le major en soupirant.

Et le comte et son ami, suivis de Pietri, se rendirent de Ville-d'Avray à Paris.

## XXXIII.

Le lendemain du jour où se sont passés les événements précédents est arrivé.

L'on a fait de grands préparatifs dans le magnifique hôtel du général Roland, pour la fête qu'il doit donner le soir. Mandé par le roi dans la matinée, pour recevoir de lui diverses instructions diplomatiques, le général a aussi vu les princes aux Tuileries, et ils lui ont réitéré l'assurance qu'ils assisteraient à la fête.

Sept heures viennent de sonner, déjà les gendarmes à cheval stationnent aux portes et aux abords de l'hôtel, pour mettre l'ordre dans la file des voitures; déjà les gens en grande livrée, les maîtres d'hôtel et les valets de chambre en habits noirs, commencent d'allumer les lustres des salons sous la direction de Pietri.

Le Corse semble ravi, et a retrouvé ses jambes de vingt ans, dit-on dans la maison en voyant l'activité qu'il déploie.

Les scènes suivantes vont se passer dans un splendide salon en rotonde, séparé par une large baie garnie de portières, d'une longue galerie blanc et or, éblouissante de cristaux, de lumière, et parfumée par de véritables buissons de fleurs, que des milliers de glaces reflètent à l'infini.

Pietri se promène tout en surveillant les derniers préparatifs, et se dit en se frottant les mains:

— Tout va bien, tout va bien; le major est complètement dépisté, grâce à ma démarche d'hier à Ville-d'Avray... Ah! major du diable, tu voulais ruser avec le vieux Pietri... Tu ne sais donc pas qu'il voit la nuit, comme les oiseaux de proie, et qu'avant-hier soir il t'avait reconnu et vu de loin le suivre jusque sous les arcades de la rue de Rivoli. Aussi, te sachant aux aguets, il a dit et fait dire à peu près ce qu'il a voulu à ce coquin de Delmare, que j'ai rencontré revenant de Ville-d'Avray, où il était allé, m'a-t-il avoué, tenté par cet infernal major. Oui, celui-ci m'eût peut-être enlevé mon précieux Delmare, si je n'avais tenu ce drôle entre mes griffes, qui sont longues... Mais, ajouta le Corse en faisant quelques pas vers la galerie, je ne vois pas l'aide-de-camp... il doit pourtant venir aussi donner son coup d'œil aux préparatifs de la fête, pendant que la comtesse et sa fille sont à leur toilette. Le moment est parfait pour entretenir Charles Bellecour; je ne pouvais lui parler plus tôt; c'eût été imprudent... Mais le voici...

En effet, le Corse vit arriver de loin, par la galerie, Charles Bellecour en élégant costume de soirée, l'air radieux et ne marchant pas, comme on dit, sur la terre.

Le Corse fit semblant de ne pas apercevoir le jeune homme, qui vint droit à lui et lui dit:

— Monsieur le surintendant des fêtes de l'hôtel, je vous fais mon compliment.

— Ah! c'est vous, monsieur Charles, répondit Pietri avec sa bonhomie habituelle; vraiment, vous êtes content des préparatifs? Dame, monsieur Charles, j'ai tâché de ne rien oublier. C'est un si beau jour pour mes chers maîtres que celui-ci. Il faut tâcher de l'encadrer de son mieux.

— Oh! oui, c'est un beau jour, mon cher Pietri. Tenez, je suis dans un tel ravissement que c'est pour moi comme un rêve.

— Dieu merci! monsieur Charles, pour M<sup>lle</sup> Hélène et pour vous, c'est mieux qu'un rêve. Avouez qu'il y a des gens bien heureux en ce monde!

— C'est pour moi que vous dites cela mon bon Pietri?

— Eh! eh! cela se pourrait bien: pourtant, il me semble, à moi, qu'il vous manque quelque chose.

— Quoi donc, Pietri?

— Un père, une mère, pour être témoins de votre bonheur, monsieur Charles, dit le Corse d'une voix touchante; n'est-ce pas que c'est un peu vrai, hein? ça vous manque.

— Oh! vous avez raison, Pietri, reprit Bellecour avec un sourire mélancolique, mais, hélas! orphelin depuis mon enfance, je ne devais pas connaître ces joies si douces que je regretterais davantage encore si je n'avais trouvé une famille dans celle du général Roland.

— Du moins, monsieur Charles, votre excellent et digne père, par une de ces idées qui ne peuvent naître que dans le cœur d'un père rempli de sollicitude et de tendresse, vous a, si cela se peut dire, du fond de son tombeau, guidé pas à pas dans la vie.

Charles Bellecour tressaillit, et regardant le Corse avec une profonde surprise, il lui dit:

— Comment... savez-vous?

— Ces quatre lettres, écrites par lui, avant sa mort, et que votre tuteur vous remettait successivement, à mesure que vous avanciez en âge, et où vous trouviez pour ainsi dire votre ligne de conduite tracée d'avance, depuis votre entrée au collège, jusqu'à votre entrée à l'école militaire, car il tenait essentiellement à ce que vous fussiez militaire, votre pauvre et excellent père. Il y avait même cette phrase, dans une lettre de lui, qui insistait sur cette vocation: *J'adjure mon fils, au nom de la sainte tendresse que j'ai pour lui, d'embrasser l'état militaire.* Est-ce vrai?

Charles Bellecour, de plus en plus étonné de voir le Corse si parfaitement instruit de ces particularités de famille, l'avait écouté sans l'interrompre; puis il s'écria:

— Mais, encore une fois, comment savez-vous...

— Oh! oh! le vieux Pietri sait bien des choses encore. Et cette lettre où votre père vous recommande si instamment de vous livrer dès votre première jeunesse à l'escrime, au tir,